A

L'ILLUSTRE DAME

CONSTANCE MONTI

VEUVE COMTESSE

PERTICARI

LETTRE

SUR AVIGNON, LE TOMBEAU DE LAURE,

ET LA FONTAINE DE VAUCLUSE

PAR

FERDINAND MÀLVICA

A BOLOGNE

CHEZ TURCHI, VEROLI ET COMP.

1824

Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.

Ovidio.

Je n'ai pas eu en ma vie Madame autre bonheur que celui de vous avoir connue. Ce sentiment est imprimé dans mon coeur, et aucune chose au monde ne pourra jamais l'effacer. Votre renommée toute grande qu' elle soit n' a rien dit: que l'on vienne vous voir, que l'on vienne vous connoître, et tout le monde sera de mon avis. Fille de Monti, veuve de Perticari sont des titres qui rendroient une femme quelconque orgueilleuse et superbe. Mais vous les avez, vous seule êtes digne de les avoir, et cependant votre modestie les voile. Vous êtes née Madame pour l'immortalité; votre génie et vos rares talens vous le promettent: et dans ce moment j'ai la douce satisfaction de pouvoir le dire. Monti, cet illustre ornement de l'Italie, qui va glorieuse de l'avoir dans son sein, ne fut pas trompé de son amour paternel lorsque voyant briller votre génie prophétisa dès votre enfance qu'un jour vous auriez été une

des femmes les plus célèbres de notre belle patrie.... Non, Madame, permettez-moi que je dise tout: je sais bien que vous voulez me l'empêcher; mais en cela je ne puis vous obéir, parce que je n'ai pas la force ni de détruire, ni de comprimer les sentimens de mon coeur. La vérité Madame a toujours guidé ma bouche, et je ne loue aucun qui ne mérite pas d'être loué. Vous n'avez pas besoin des louanges de personne, et vos charmans ouvrages, qui font tant d'honneur à notre patrie, vous rendent sublime, et chère et précieuse aux cultivateurs de la littérature italienne. Mais ces mêmes cultivateurs qui connoissent le prix de vos productions, s'ils sont impartiaux, et souhaitent d'honorer le mérite doivent vous célébrer par tout. Vous qui accompagnez à la profonde connoissance des langues modernes celle de la latine, de sorte que l'Italie peut espérer des excellentes traductions des ouvrages de nos pères: Vous qui possédez éminemment un goût exquis, une logique fine, une critique profonde: Vous qui êtes si chère aux Muses pour les sublimes productions poëtiques que vous avez faites, méritez l'estime des Savans, les hommages des Italiens, et le respect de tout le monde. La facilité avec laquelle vous parlez les langues vivantes fait voir vos connoissances dans ce genre de philologie; la belle traduction des Vies de Cornélius Nepos que vous avez faite montre que vous possedez par excellence la langue latine; vos pensées et vos commentaires sur Dante sont

une preuve éclatante de votre fin et profond jugement: vos Sonnets, vos Odes, vos Chansons, vos Octaves, et votre charmant poëme sur l'origine de la Rose indiquent clairement la sensibilité de votre coeur, la délicatesse de vos pensées, et la fantaisie vive et bouillante que vous avez héritée de ce père que l'Italie honore. Mais votre traduction de Nepos, laquelle est sans contredit supérieure à toutes celles que nous avons; aussi bien que votre superbe poëme sur l'origine de la Rose, qui seroit digne du Tasse ou du Politien, n'ont pas autre défaut à mon avis que de rester cachés. Mettez-les Madame, je vous en prie de tout mon coeur, mettez-les en lumière, pour l'honneur de notre patrie, et en même temps pour confondre l'ignorance et la méchanceté des envieux, et des vils calomniateurs. Quittez enfin cette timidité, qui est j'en conviens la marque certaine de votre excellent mérite; mais elle est, laissez-moi le dire aussi, pernicieuse aux progrès de la littérature italienne. J'ai eu le bonheur de connoître de tout près tout ce que vous valez: personne j'ai l'orgueil de le dire ne vous connoit mieux que moi; et pendant le temps heureux que je restai auprès de vous, je ne fis pas autre chose que vous étudier en vous admirant. J'ai pénétré, oui Madame, tout votre coeur; et j'ai connu avec la plus douce satisfaction toute la force et la beauté de votre ame, et le solide savoir de votre esprit. Ah! Madame vous êtes née pour la vertu: et je me console avec moi-même

qu' enfin j'ai trouvé une Italienne qui est digne de ce grand nom. Ainsi je dis franchement afin que les étrangers, qui cherchent toujours avilir dans toutes les façons notre belle et misérable patrie, avouent malgré eux en vous connoissant que non-seulement les hommes, mais encore les femmes italiennes ne sont pas dégénérées de leurs aïeux, et qu' en Italie n'est pas éteinte la vertu de Caton et le génie de Virgile.

J'ai écrit Madame, comme vous savez, mon voyage d'Italie que je publierai lorsque je rentrerai en Sicile. Il est plusieurs années que je visite les différentes villes d'Italie, et j'ai toujours cherché d'y connoître le caractère, et les moeurs de leurs habitans. Je ne sais pas si j'ai atteint mon but; du moins j'ai fait tout mon possible. Cependant mon travail, je vous avoue naïvement ce que je sens, flatte beaucoup et peut-être à tort mon amour propre: mais le public, qui est un juge sévère et impartial au même temps, m'éclaircira en peu de mois sur mon ouvrage. J'attendrai donc son jugement et quel que ce soit me sera toujours sacré, parce qu' il sera le véritable. Dans mon ouvrage j'aurai certainement plus de moyens de vous témoigner toute l'estime que j'ai pour vous, et la haute admiration que vous m'excitez. Et moi ici, passant sous silence les aimables qualités qui vous caractérisent et la divine beauté qui vous distingue, je ne dirai pas autre chose que jamais dans tout le monde un plus bel esprit a occupé un corps plus beau et plus charmant.

Ne vous scandalisez pas Madame si j'ai osé vous adresser cette lettre en françois: je ne préfère aucune langue à la nôtre; vous le savez je vous l'ai dit plusieurs fois. La langue italienne pour sa richesse, pour sa douceur, pour sa flexibilité, pour ses ressources est supérieure à toutes les langues de l'Univers. Avec notre langue nous pouvons exprimer les idées les plus sublimes, les plus fortes, les plus énergiques: et en même temps les choses les plus douces, les plus délicates, les plus tendres de la nature. En effet Arioste et Tasse; Alfieri et Monti; Metastase et Parini l'ont fait admirablement voir. Si j'ai écrit donc en françois ce n'est pas pour mépriser ma langue: cette vile pensée ne pourroit jamais entrer dans mon esprit; mais pour m'exercer seulement dans la langue françoise que j'aime, et que j'ai cherché d'apprendre. Cependant peut-être ne l'ai-je pas apprise dans toute son étendue. Il est difficile plus qu'on ne croit connoître l'esprit et la philosophie d'une langue. Presque tous les gens bégayent plusieurs langues: et malheureusement ils croient alors de les savoir: mais les savent-ils? Je n'en sais rien: je sais pourtant qu'il est fort petit le nombre de ceux qui connoissent parfaitement la langue de leur pays. Moi j'ai fait toute mon étude sur ma propre langue: j'ai de tout mon pouvoir cherché d'en atteindre l'esprit et la philosophie: mais malgré cela je ne suis pas si sot de croire de la posséder: par conséquent je dirai qu'il est heureux celui qui la possède passablement.

Or je descendrai Madame aux objets qui m'ont si intéressé, et qui ont été cause de ma lettre. Tout ce qui regarde Pétrarque et Laure vous appartient exclusivement; parce qu'il n'y a personne qui sache mieux que vous goûter les poësies immortelles de notre divin poëte. Christine Reine de Suède, qui avoit d'ailleurs beaucoup de goût et beaucoup d'esprit, disoit souvent que pour bien comprendre Pétrarque il faut être gentil poëte, philosophe, et amant. C'est pour cela donc que j'adresse ma description sur le tombeau de Laure, et la fontaine de Vaucluse à vous Madame qui avez l'ame sensible, et qui êtes poëte, et philosophe.

Or je devrois vous parler avant tout des beaux lieux qui furent pour si long-temps l'asile de Pétrarque; mais je vais vous en parler après vous avoir dit un mot de la Ville, tandisque ceux-là sont écartés par cinq lieux d'Avignon, et ils demandent un détail plus étendu.

Avignon est une ville très-triste; elle est passablement bâtie; mais ses rues sont petites, et fort mal pavées: sa population est à-peu-près de dix-huit mille ames; sa circonférence est d'un tiers de lieue, et elle est entourée de remparts. Les environs de ce pays sont-très fertiles parce qu'ils sont baignés du Rhône, et de la Durence, laquelle arrose souvent les campagnes. Le climat, malgré qu'Avignon soit à midi, est mauvais; parce qu'il souffle pendant toute l'année dans ce pays, aussi bien que dans toute la Provence un vent impétueux du

Nord qu'on appelle vulgairement *mistral*, qui est nuisible à la santé, et rend triste et ennuyeux le séjour de la Provence. Voilà tout Madame à l'égard de ce pays. Il y a pourtant les curiosités que renferme la ville, et malgré qu'elles soient très-peu de chose je veux vous en dire les plus remarquables. Dans l'église de la Misericorde on conserve un Christ d'ivoire fait par Guillermin dans le dix-septième siècle. Je ne connois pas ce sculpteur-là, mais je vous dis que l'ouvrage est digne de Michel-Ange: quelle beauté! il paroit que Jesus Christ rende le dernier soupir sur la Croix, et en le regardant on est tenté de lui adresser la parole; moi, je vous avoue la vérité, plus d'une fois je voulois lui dire: Jesus, malgré que tu fus si bon pour te faire crucifier, je veux partager avec toi tes tourmens. Madame, dites-moi, me croyez-vous? me croyez si je vous disois que mon coeur étoit touché de ses plaintes? Oui il étoit touché parce que je croyois de les entendre.

Après avoir donc observé avec tant de plaisir ce beau morceau de sculpture, j'allai visiter le cabinet d'histoire naturelle de la ville: mais je ne m'entretiens pas sur cela, parce qu'il ne vaut pas la peine que vous y prêtiez votre attention: cependant je vous dis que l'on y observe des volatiles, des poissons, des reptiles, et plusieurs pierres qui n'ont aucune valeur. Je quittai donc ce lieu, et j'allai voir la salle des tableaux de mons. Palun: avant d'y arriver je

passai par une rue, où est situé un vieux palais, et de suite je demandai à mon guide ce que c'étoit. Monsieur, il me repondit, c'est l'ancien palais du Pape, et à présent c'est le foyer de la garnison: cela ne me frappa pas. Mais mon guide me dit: ce palais Monsieur me fait toujours penser aux catastrophes, et aux changemens que ma patrie a soufferts. Premièrement elle fut en proie à la férocité des Druides; ensuite César après tant de guerres et de travaux la conquit et la rendit colonie des Romains: depuis cela elle fut gouvernée par des Rois, après le fut par des prêtres, puis par des républicains, après par un Empereur, et à présent elle l'est une autre fois par des Rois. Quel changement!... Moi alors voyant qu'il avoit de l'esprit je lui dis: il paroit mon bon ami que si vous regardiez cela d'un oeil philosophe n'en seriez pas étonné; car l'histoire de tous les temps, et de tous les royaumes ne présente que le phénomene, dont vous paroissez si surpris. En effet jetez vos regards sur l'Italie, mère de toutes les vertus, comme dit souvent votre Voltaire même, et vous verrez qu'elle dans les temps les plus reculés étoit partagée dans plusieurs petits royaumes: ensuite tous ses Roitlets furent vaincus par les Romains. Et ces grands conquérants, qui pousserent les vertus aussi bien que les vices au dernier dégré, furent gouvernés au commencement par des Rois, après par la république, et puis par les Empereurs. Enfin l'Empire tomba; et l'Italie après

tant de guerres, d'incursions, de ravages, de sang, de malheurs, et de siècles se trouve partagée en différents petits états, et gouvernée par des Rois comme dans le commencement de sa première existence. Par conséquent je pense, mon bon homme, qu' il viendra peut-être un temps, où votre patrie subira de nouveau les mêmes changemens, dont vous avez parlé. A mesure que je parlais ainsi, et que mon enthousiasme s'exhaloit, je voyois mon guide me regarder fixement, et s'animer à tous mes mots. Alors je m' aperçus qu' il étoit persuadé de mon discours, et nous poursuivîmes notre chemin. J'arrivai aussitôt-après chez mons. Palun, et je restai content de la salle des peintures; car j'y en trouvai de fort belles en tous genres. Il y en a plusieurs faites par Lacroix d'Avignon, et elles représentent l'histoire du malheureux Tobie. J'y observai une très-jolie collection de tableaux de Boilly qui me plurent au dernier dégré, et je vous dis qu' avec beaucoup de peine j'y détachai les yeux. On voit-là un véritable vieillard en colère qui veut battre des femmes qui se moquent de lui; dans sa rage il fait tomber par terre des chaises, des tables, des lumières, et pendant tout ce tapage-là un joli petit chien lui aboye. Ici une femme qui file causant avec quelques-unes de ses amies: là une autre qui soigne ses enfans. En un mot tous ces tableaux de Boilly sont dant ce genre; et je vous assure que tout est peint avec une grande habileté. Ensuite on m'amène dans une

autre salle, où il y a un grand tableau: je vois un guerrier, je demande ce qu' il représente, et l'on me répond, c'est Alexandre. En vérité je ne pus m'empêcher de rire, et de me moquer de l'auteur en regardant le Roi de la Macedoine que celui-là crut de faire: car l'histoire nous représente Alexandre le Grand d'une stature petite, tandisque celui-là l'a fait d'une hauteur prodigieuse. Un peintre qui ignore l'histoire du sujet qu'il veut porter sur la toile ne peut être qu' un barbouilleur; et par conséquent je ne pris pas la peine de l'examiner davantage. Enfin je quittai tous ces tableaux; et j'allai voir le museum que mons. Calvet d'Avignon à sa mort donna à sa patrie. On m'avoit dit avant d'y aller que j' aurois trouvé un très-joli museum; mais j'en suis resté trompé, parce qu' il n' y a rien qui puisse nous intéresser hors une superbe momie que l'on y observe, et qui a attiré toute mon attention. Je vous dis d'abord que l'on croit qu' elle soit une des Reines qui ont regné jadis parce qu'elle fut trouvée dans une Pyramide. En ouvrant tout d'un coup la caisse je fus saisi d'étonnement, car les odeurs orientales qui exhaloient étoient si aigues qu' à peine pouvois-je y résister. Sa stature est d'une grande femme, et se conserve parfaitement bien; parce qu' on y voit tout-à-fait les yeux, les sourcils, les cheveux, le nez enfin toute le partie supérieure de la figure que l'on a exprès découverte des linges, où elle étoit enveloppée comme tout le corps.

Depuis cela j'allai visiter la bibliothèque qui est petite, mais composée de livres choisis y ayant observé de fameux écrivains de tous les pays. Enfin je sortis du museum de mons. Calvet; et je ne portai pas avec moi autre impression que celle de la momie.

Or je ne vous parlerai plus de tableaux, je ne vous décrirai pas non plus aucun museum; mais je vous parlerai du tombeau du Laure. Oui Madame je le vis, je vis le lieu, où Laure immortelle fut enterrée: hélas! le temps avoit eu des égards pour le tombeau de celle qui inspira de vers si sublimes au plus doux poëte de l'Univers; mais la révolution a tout détruit, et sur le lieu qui renferme les restes de Laure, on y voit maintenant des brebis, et des chevaux. L'église de sainte Claire, où dans une chapelle étoit l'heureux tombeau, fut démolie pendant la révolution, et tout y fut enséveli hors le douloureux souvenir d'y avoir été enterrée la fameuse Laure. Je savois que François premier, lorsque dans le sixième siècle passa par Avignon pour aller à Marseille, alla visiter la tombe de Laure, et il lui fit graver une épitaphe qu'il composa lui-même; ainsi mes yeux vouloient encore la trouver: mais hélas! j'avois oublié que tout ce que n'avoit pu faire le temps c'étoient les hommes qui l'avoient fait dans leur rage aveugle. Mais si la révolution a tout détruit, et dans sa fureur elle n'a rien ménagé, pourquoi laisse-t-on maintenant négligé et pour ainsi dire à la merci

des brutes le tombeau de celle qui fut immortalisée par le plus illustre des poëtes? maintenant que tout est en calme, et les hommes font des progrès dans la civilisation? O honte incroyable! La famille de Pindare laquelle s'opposoit aux vues d'Alexandre le Grand fut pardonnée par celui-ci à cause de Pindare issu d'elle. Les Spartiates aussi pardonnerent nonseulement sa famille, mais encore toute la Ville de Thèbe, où il étoit né. Voilà donc comme les anciens respectoient, et honoroient tout ce qui appartenoit aux grands hommes! La haine étoit bannie, la voix de la vengeance n'étoit pas écoutée, tous leurs intérêts étoient sacrifiés pourvu que l'on fît honneur aux grands hommes. Et pourquoi donc nous ne sommes pas capables d'en faire autant? pourquoi ces exemples immortels n'ont-ils pas aucune puissance sur nos coeurs? O Laure et toi par qui Pétrarque fit de si beaux vers, toi qui étois le ressort de son ame, toi qui dus orner le ciel de ta présence n'as pas eu respecté le lieu où tu gissois! Ah! Madame pardonnez-moi si je ne peux empêcher mon coeur d'avouer ce qu'il sent; mais il n'est pourtant possible qu'en lisant les vers sublimes de Pétrarque on ne puisse se plaindre, et se chagriner en voyant si méprisé le tombeau de celle qui en a été la cause. Rappellez-vous, Madame, rappellez-vous ses vers, et votre ame belle et sensible, j'en suis certain, conviendra avec moi:

„ Levommi il mio pensier in parte ov' era
„ Quella ch' io cerco, e non ritrovo in terra:
„ Ivi fra lor che 'l terzo cerchio serra
„ La rividi più bella e meno altera:
„ Per man mi prese e disse: In questa spera
„ Sara' ancor meco, se 'l desir non erra;
„ I' son colei che ti diè tanta guerra,
„ E compie' mia giornata innanzi sera.
„ Mio ben non cape in intelletto umano:
„ Te solo aspetto, e quel che tanto amasti,
„ E là giuso è rimaso il mio bel velo.
„ Deh perchè tacque, ed allargò la mano!
„ Chè al suon de' detti sì pietosi e casti
„ Poco mancò ch' io non rimasi in cielo.

Dites-moi Madame n'est-il pas vrai ce que j'ai dit? ne vous sentez-vous pas émue? Votre ame n'est-elle pas élevée? n'êtes-vous pas au dessus de vous même? Est-il possible que l'on puisse faire une chose plus belle que celle ci? non; je ne le pense pas.

Or le tombeau de Laure, malgré les recherches des savans, fut ignoré jusqu' à l'an 1533. Mais à cette époque heureusement leurs voeux furent accomplis, et leurs désirs satisfaits; car mons. Muritius Cheva eut le bonheur de trouver par sa diligence dans une ancienne sépulture de l'église de sainte Claire une tabatière de plomb, fermée par un fil d'airain, où l'on trouva un petit morceau de parchemin, et une médaille, sur celui-là il y avoit écrit un Sonnet de son fameux amant; et sur celle-ci

il y avoit d'un côté une petite figure de femme, et autour de l'autre on lisoit les lettres suivantes: M. L. M. I. Lesquelles furent ainsi interprétées par le même Cheva: *Madonna Laura Morta Iace*. Alors par cet heureux événement on cria par tout que le tombeau de Laure étoit trouvé. Le plaisir fut immense, et tout le monde couroit en foule pour aller voir le lieu qui renfermoit la dépouille de la plus fameuse femme de nos siècles. François premier dans ce temps-là passoit par Avignon pour aller à Marseille, et apprenant que le tombeau si désiré avoit été découvert alla le visiter, et il lui composa cette épitaphe;

„ En petit lieu compris vous pouvez voir
„ Ce qui comprend beaucoup par renommée
„ Plume, labeur, la langue, et le devoir
„ Furent vaincus par l'Aymant de l'Aymée.
„ O gentill' ame étant tant estimée
„ Qui te pourra louer qu' en se taisant?
„ Car la parole est toujours reprimée
„ Quand le subjet surmonte le disant.

En vérité l'émule de Charles-quint fesant cela fit voir au monde la grandeur de son ame, son goût pour les divines poësies de Pétrarque, et son estime pour celle qui fut immortalisée par la trompe éclatante de celui qui fait donner à Laure sur la terre, comme dit Alfieri, des honneurs célestes. En conséquence je me plains de plus en plus voyant si méprisé le tombeau de celle

qui a attiré les regards des hommes les plus illustres.

Cependant ayez la complaisance d'entendre ce que j'ai fait, afin que la dépouille mortelle de Laure ne soit pas dans la suite des temps profanée de la sorte. Mais non, il vaut mieux que je vous décrive dans toute son étendue mon entretien avec un vieux paysan qui demeuroit-là, et m'apprit la place où étoit le tombeau: mon ami, je lui dis, vous restez dans cette petite maison; vous m'avez indiqué le lieu où est enterrée Laure, vous m'avez dit aussi que beaucoup d'étrangers viennent exprès ici pour le voir; ainsi vous n'ignorez que ci-gît une personne qui a beaucoup de renommée: et pourquoi donc le négligez-vous de telle manière? Écoutez: si vous soigniez ce lieu vous gagneriez beaucoup d'argent, parceque tous les étrangers qui viendront ici, voyant vos soins, vous feront des présens: prenez cependant ces deux écus, je vous les donne, mais écartez de suite ces chevaux, et ces brebis; ôtez ce bois, arrachez cette herbe, nettoyez ce lieu, soignez-le, faites-y une palissade, et soyez sûr que tout le monde fera la même chose que moi, et l'on vous sera aussi très-obligé. Dites-moi, mon bon homme, le ferez-vous? — Oui Monsieur je le ferai. — Mais me promettez-vous de le soigner? — Monsieur je ferai tout mon possible, et je vous donne ma foi: mais, dites-moi Monsieur, a-t-il repris, cette Laure qui est enterrée ici est-elle peut-être quelqu'une

de vos parens? — Pourquoi me demandez-vous cela? — Pardonnez-moi Monsieur, je vous le demande parce qu' il est souvent ici venu du monde; mais jamais personne ne m'a rien dit, jamais ne m'a rien donné. — On ne vous a rien donné parce qu' on l'a toujours vu aussi négligé; si vous l'aviez soigné, vous auriez gagné beaucoup d'argent. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? — Monsieur je ne l'ai pas fait parcèque personne ne me l'a jamais dit. — Mais cependant vous avez vu les étrangers qui sont exprès venus ici. — Monsieur c' est vrai; mais comme ils sont toujours restés un instant, et personne ne m'a jamais parlé, j'ai cru qu' à la fin ce n'étoit pas une grande chose. — Non, mon ami, vous vous trompez: ils ont quitté ce lieu sur le champ, parce qu' ils se sont indignés contre vous. — Et pourquoi Monsieur? — Parce qu' ils ont vu, je vous l'ai dit, ce lieu si méprisé. — Mais à présent Monsieur je le soignerai. — Fort bien, et ensuite vous pourrez dire à tout le monde qui viendra ici: c' est moi qui le soigne comme ça. — Ah! oui Monsieur: j'avois cependant cru en vous voyant prendre un si vif intêret que vous étiez quelqu' un de ses parens. — Non, mon cher, je ne suis pas son parent, mais je suis son dévot. — Possible! est-elle donc sainte, Monsieur, m'a-t-il repondu. — Non, elle n'est pas sainte; mais elle a été cause d'avoir fait composer de très-belles choses à un grand homme, et tous ceux qui ont le bonheur d'aimer ces choses-là lui sont obligés.

— Oh que ce sont grands les mystères du Ciel! le bon Dieu s'est-il donc servi d'une femme pour faire opérer des prodiges à cet homme? — Oui mon ami; mais il n'y a rien d'extraordinaire: dites-moi ne se sert-il pas tous les jours des saints pour faire des graces? — Oui Monsieur c'est vrai, c'est vrai. — Allons, adieu, je m'en vais, vous êtes un bon homme, et je suis certain que vous ferez tout ce que vous m'avez promis. — Oui Monsieur n'en doutez pas, je vous ai donné ma foi.

Enfin je suis parti très-content, et j'espère que mes voeux seront exaucés. Voilà donc Madame mon entretien avec celui qui demeure près du tombeau, et qui peut être utile à tout le monde admirateur de Pétrarque. Je vous assure qu'après avoir fait cela, je me suis réputé le plus heureux des mortels; parce que je serai peut-être instrument de faire respecter à l'avenir le tombeau de Laure.

„ Qui cantò dolcemente, e qui s'assise
„ Qui si rivolse, e qui ritenne il passo.

Voilà la première idée qui s'est présentée à mon esprit quand j'arrivai à Vaucluse. Oui

.132

Madame à présent c'est de Vaucluse; c'est de sa superbe Fontaine, dont je vais vous entretenir; m'y voilà:

„ Mira 'l gran sasso d'onde Sorga nasce,
„ E vedravi un che sol tra l'erbe, e l'acque
„ Di tua memoria, e di dolor si pasce.

C'est ainsi que je m'écriai quand je m'aperçus de l'énorme rocher, d'où Sorgue prend sa source. Je fus tout-à-la fois saisi d'un respect presque religieux en me voyant dans le lieu où Pétrarque résida long-temps, où Pétrarque composa ses vers. Ah! je ne puis vous expliquer le plaisir que je sentis en m'asseyant d'un côté, en me promenant de l'autre, en baisant le lieu, où il alloit souvent s'asseoir. Je vous dis seulement que le plaisir que j'éprouvai fut de ceux que l'on éprouve bien rarement dans la vie. Oh magnifique fontaine que tu es restée gravée dans mon coeur! que je serois content, si je pouvois décrire toutes les sensations que tu m'as fait sentir! Non, il n'existe aucune langue au monde qui puisse dépeindre toutes les beautés que tu renfermes: non, parce que tu échapperas toujours à la parole de tous ceux qui sentent.

Au milieu d'un antre, qui rend le coeur ému et serré, on voit élever le front à un énorme rocher, d'où, pour ainsi dire, s'échappe tout-à-coup, avec un son qui étourdit les voisins, une rivière laquelle tombe avec élans

sur des rochers d'où monte, s'élève avec un frémissement et un sourd bruit qui épouvante; ensuite retombe sur des autres rochers blanchis par son écume, et retombant de rochers en rochers Sorgue a la vie. — Mais il n'est pas possible ô sublime femme que je puisse vous en donner une idée précise; et ici je ne vous en donne qu'un faible échantillon. Cependant le délicieux souvenir de Pétrarque et Laure rend de plus en plus intéressant ce séjour magnifique. C'est ici donc, je disois, le lieu où Pétrarque pensoit à Laure; c'est dans cet antre majestueux, où retentirent ses soupirs immortels, il étoit donc assis ici quand se tournant au ciel, où étoit Laure, s'écria:

„ Volgi a me gli occhi e i miei sospiri ascolta. „

Oh! souvenirs délicieux dont j'avois remplis l'ame et qui me jétoient dans une réverie charmante! Courez, ô ames sensibles, venez jouir de ce spectacle étonnant, venez voir le lieu où Pétrarque et Laure ont aimé. Mais pourquoi tout le monde n'est-il pas à la portée de sentir ces charmes? hélas! tout le monde n'a pas été doué de la nature d'une ame sensible . . . Ah non! il n'est pourtant possible qu'un homme assis sur cette pierre ne soit pas ému disant avec Pétrarque:

„ Fior, frondi, erbe, ombre, antri, onde, aure soavi
„ Valli chiuse, alti colli, e piagge apriche
„ Porto dell' amorose mie fatiche
„ Delle fortune mie tante, e sì gravi.
„ O vaghi abitator de' verdi boschi,
„ O Ninfe, e voi che 'l fresco erboso fondo
„ Del liquido cristallo alberga e pasce,
„ I dì miei fur sì chiari, or son sì foschi,
„ Come morte che 'l fa. Così nel mondo
„ Sua ventura ha ciascun dal dì che nasce.

Dites-moi Madame n'est-ce pas vrai ce que j'ai dit? ne vous imaginez-vous bien les délices dont on devroit jouir à la vue de ce spectacle? Ah! oui je suis sûr que votre coeur sensible seroit énivré de tous ces charmes, et il sentiroit dans toute son étendue les douceurs de ce beau séjour. . . . . Mais qu'est ce que je sens? Un feu que je n'ai jamais senti en ma vie descend dans mon coeur. O esprit céleste qui dans ces lieux majestueux réside encore: certainement c'est toi qui m'enflammes; c'est ton ombre imposante qui m'élève audessus de moi-même; c'est ton souvenir sacré qui a tant de puissance sur mon ame. Viens donc esprit sublime: daignes de t'approcher envers un homme qui sent toute la force de ta grandeur. Ces lieux retentissent encore de tes beaux vers; chaque pierre renferme tes pensées; tout me rappelle l'Amour et les Graces. O Amour doux soutien des malheureux! c'est ici ton temple;

c'est ici le lieu où tu as régné. Jamais dans tout le monde, jamais tu n'as reçu des hommages plus dignes et plus sincères. Ames sensibles qui sentez toute la force de l'amour pensez à Pétrarque, pensez à Laure, pensez à Vaucluse. Amour délices des mortels! qui est cet infortuné qui n'a jamais senti ta douce puissance? et qui est cet homme que tu n'as pas déchiré, et à qui tu n'as pas arraché des larmes? Cet antre même répétant les soupirs de l'amant le plus délicat qu' il y a eu dans le monde, me rappelle tes ravages, et ta cruauté. O amour, que la nature crea pour notre supplice, tu es cause funeste de larmes, de peines, et de malheurs. Mais hélas! tandisque je dis que tu es cause de maux, je souhaite que les hommes sentent ta puissance, et ton énergie; et je déplore le sort de ceux qui n'ont pas le bonheur de te sentir. O chose incroyable et pourtant vraie! Tu fais des misérables et tu fais des héros; tu effrayes et réjouis; tu accables et tu soulages; tu donnes la vie et tu donnes la mort. Grands Dieux! pourquoi avez-vous donné tant de force et de puissance à cet idole? O divin Pétrarque, esprit céleste que j'imagine voir dans ces lieux, tes vers me disent bien que mes plaintes sont justes, et que tu fus victime de ses cruautés. . . . . . Mais que vois-je? . . . . la haute vision de l'illustre Pindemonte se présente tout-à-coup à mon esprit:

Chi, chi vèr me grave s'inoltra e muto?
Tutto il copre una vesta in rosso tinta;
E' gli orna un verde alloro il crin canuto.
Ah se da grata insania or presa e vinta
Non è quest' alma, la sua faccia è quella,
Qual tante volte io l'adorai dipinta.
A tanto io fui serbato? Ecco ei favella.
„ Dalle rive del Ciel talor scendo io
„ In questa valle che ancor parmi bella.
„ E perchè di me scorsi in te desío
„ Più che fra quanti visitar Valchiusa,
„ Di mostrarti mi piacque il volto mio.
„ Ma poi che il labbro tuo figlio ti accusa
„ D'Italia, e a me l'antica arte ricorda
„ Che si pensa oggi là della mia musa?„
Al casto suon della tua dolce corda,
Fuor pochi eletti, che fedel conserva
Fanno di tue parole, Italia è sorda.
Di quel tuo puro amor ride proterva,
Stima la bella sua lingua, e sè poco,
E il suo caro servir più ognor la snerva.
Ma io non diedi a quel pensier mai loco,
Che, qual descritto l'hai nelle tue rime,
Divin non fosse ed innocente il foco.
„ Quasi dall' aure di mia vita prime
„ Io sempre amai sovra ogni cosa in terra
„ Quanto v'ha di più grande, alto e sublime.
„ Pure i sensi che fean continua guerra
„ Alla ragion, vinta l'avrebber forse,
„ Che anco, odiando l'error, talvolta s'erra:
„ Ma quella donna mia, che mai non torse
„ Ad altro, che a onestà, la mente altera,

„ Con rigore opportuno a me soccorse;
„ L'amarla anni ventun, benchè severa,
„ In me fu bello, ma la mia virtute
„ Si spegnea forse, se la sua non era.
„ Ciò all' Italia puoi dir, che in servitute
„ Lunga, pur troppo il so, langue, nè raggio
„ Splende o trapela, onde sperar salute.
„ Ma s'è a viver costretta in reo servaggio
„ (Men per colpa di lei che del suo fato)
„ Perchè non serba almen franco il linguaggio?
„ Il bello dir, se non l'oprar, l'è dato.
„ S'orni d'un Flacco e d'un Maron, se ornarsi
„ D'un Fabrizio non può, non può d'un Cato.„

Disant ainsi l'esprit sacré se tut, et la douce illusion s'évanouit: je voulois suivre de mes yeux sa divine ombre, mais ébloui de sa lumière je restai hors de moi-même.

Pendant que de si hautes idées occupoient mon esprit, et de si grands objets frappoient mes yeux je m'aperçus d'une misérable colonne que l'Athénée de Vaucluse fit ériger en honneur du suprême Poëte. Je concevois de l'indignation regardant ce ridicule monument indigne de la grandeur de l'homme à qui on l'a voulu consacrer. L'Univers est plein de sa renommée; et l'Athénée qui a osé lui élever cette pauvre et misérable colonne me fait pitié. Mais tandisque je m'emportois contre celui-là je découvris dans le piédestal des vers que je ne pouvois distinguer. Je pris alors mes lunettes, et je lus:

„ Nymphe sors en courroux de tes grottes
profondes,
„ Viens renverser ce monument!
„ Laure en rougit pour son amant:
„ Tu dois en rougir pour tes ondes. „

Très-bien, je m' écriois alors, très-bien. Tous les hommes qui pensent sagement se ressemblent, et ils reçoivent à peu-près des objets les mêmes impressions.

Après avoir donc rassasié les yeux du beau spectacle que la Fontaine présente, et l'esprit des idées sublimes qu' elle nous réveille, je passai au château de Pétrarque qui reste sur une éminence près de la Fontaine, et d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse. O heureux château, je dis en y entrant, malgré que tu tombes en ruine, tu es plus beau que tous les palais éblouissans des Rois. Tu fus habité par la vertu et le génie, et je viens voir et visiter tes murailles et tes pierres saisi d'un respect religieux. Quelle secrete puissance ont sur les coeurs sensibles les lieux qui appartinrent aux grands hommes! Ils nous enflamment d'un feu sacré inconnu aux ames vulgaires: ils nous font aimer de plus en plus la vertu: et ils élèvent notre esprit au de-là du monde. O hommes puissans, qui croyez n'avoir rien de commun avec les autres hommes, venez dans cet humble château; et si vous n'êtes pas tout-à-fait méchans ces pierres vous imposeront. Vos superbes palais ne disent rien; et ces vieilles

136.

murailles parlent éloquemment. Où est-elle donc votre grandeur? . . Homme petit et vain! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère. . . . . Mais, revenons sur nos pas, et allons voir de nouveau les lieux qui furent témoins des amours et des soupirs de Pétrarque. . . . . . Recevez mes adieux objets charmans, et si chers à mon coeur. Peut-être ne seront-ils pas les derniers; peut-être avant de mourir reviendrai-je une autre fois vous revoir, et réveiller mon enthousiasme. . . . . Adieu Nymphes; adieu charmant Vallon; adieu Vaucluse: et toi belle et sublime Fontaine adieu; saches pourtant que je te quitte avec chagrin: l'élévation de ton rocher, l'horreur que tu renfermes, le bruit même de tes eaux élèvent l'ame, et ils lui inspirent des idées sublimes: ta situation est magnifique, et tu présentes un des plus beaux spectacles de la nature; mais je t'en conjure, pardonnes-moi, si j'ose m'écrier avec l'abbé Délille:

„ Mais ces eaux, ce beau Ciel, ce Vallon
enchanteur „
„ Moins que Pétrarque et Laure intéressoient
mon coeur. „

Voilà donc Madame ce que j'ai observé à Avignon, et ce que j'ai senti à Vaucluse. Je ne sais pas si mes observations ont eu le bonheur de vous intéresser; mais je ne puis vous cacher que je m'estimerai extrêmement flatté si cela est arrivé. Cependant j'attendrai votre

jugement impartial, qui me sera de régle et de norme à l'avenir.

Vous savez bien qu' un écrivain, quoique connoisse profondement une langue étrangère, ne pourra jamais expliquer par son moyen ses idées aussi claires et aussi justes qu' en écrivant dans sa langue quotidienne. Car l'idée en naissant cherche sur le champ le mot qui doit l'exprimer; si ce mot lui manque l'idée s'éteint. Par conséquent je ne me flatte pas d'avoir bien écrit: et comme je connois les difficultés que l'on rencontre quand on veut écrire dans une langue qui n'est pas la sienne, j'ose espérer que vous me pardonnerez toutes les fautes et de langue, et de pensées que peut-être à tout moment aurai-je commis. Cependant je vous assure que je n'écrirai jamais plus en françois; parce que je pense qu' un italien ne doit pas écrire que dans sa langue. Et si malheureusement il y a quelqu' un qui méprisât cette idée, il est indigne d'avoir eu la vie dans le pays des vertus, et des heros; et je ne daigne pas de disputer avec lui. Et comme je suis fortement convaincu de ces idées, j'avois envie de vous adresser dans notre langue cette même description; car je comprenois qu' écrivant à une véritable italienne telle que vous êtes j'étois obligé de plus en plus de ne pas écrire que dans l'idiome de nos pères. Mais comme (il est désormais long-temps) je l'avois écrite en françois, je me suis aperçu que la traduction que j'en ai faite a perdu le peu de force que

peut-être y aura-t-il dans l'original. Lorsqu' on n' est plus dans la chaleur des premières idées tout languit; ainsi je n' ai pas voulu vous dédier une chose qui paroît à moi-même très-froide. Mais quoique ma description soit écrite en françois je me flatte que vous daigniez, l' accepter; car vous savez que j'aime l'Italie plus que mon éxistence, et je n'ai pas au monde une chose plus chère que le désir de son bonheur. Le peu d'esprit que la nature m'a donné, et que je cherche toujours de cultiver est consacré à ma patrie. Et malgré les tristes temps où nous vivons je ne me lasserai de faire des voeux, afin que les Grands, dont Dieu s'est servi pour gouverner sa destinée, aient pitié de son état. Oui Madame nous aimons tous les deux notre grande patrie; et tous ceux qui sentent ne pourront jamais blâmer notre sublime penchant. Car je veux dire avec Voltaire:

„ A tous les coeurs bien nés que la patrie
est chère!„

Moi j'espère que mes mots puissent un jour pénétrer les oreilles des Rois qui la gouvernent, afin qu' ils puissent avoir pitié de l'accablement où elle est plongée. Leurs coeurs, j'en suis certain, ne peuvent souhaiter que son bonheur; car ils connoissent bien que quand leurs sujets sont heureux, ils sont forts et puissans: et si notre patrie dans ce moment

n' est pas heureuse ce n' est pas pour leur faute, mais pour le destin inévitable des choses humaines. H las! je ne peux rien autre, et je ne puis offrir à ma patrie que les larmes, et les désirs de mon coeur.

Vous savez bien Madame qu' à peine ai-je achevé de troisans le quatrième lustre de mon âge; et j' ai eu dès ma plus tendre jeunesse la plus vive passion pour l'étude qui forme le bonheur de ma vie. Par conséquent j'ose espérer que je puisse faire un jour quelque chose qui ne soit pas tout-à-fait méprisable, et indigne de ma patrie.

Il y a depuis plusieurs années que je voyage, et quittant tout-jeune la Sicile je disois avec le poëte Simon: je suis bien aise que je puis porter avec moi tout mon bien qui est ma passion. Pendant mon voyage j'ai connu par expérience que les lettres, comme dit Cicéron, sont l'aliment de la jeunesse, et le soutien de la vieillesse: elles nous sont d'ornement dans la prospérité, et d'asyle dans les malheurs: nous réjouissent chez-nous; ne nous empêchent point hors de notre patrie, et en voyage, et dans la solitude: enfin en tout temps, et en tout lieu elles forment les délices de notre vie.

J'ai, eu Madame le rare bonheur d'avoir le meilleur, et le plus tendre des pères que l'on puisse imaginer. Mais sa tendresse pour ses enfans lui a attiré la critique de plusieurs individus de mon pays. Il faut être philosophe,

et il faut connoître le coeur humain pour voir si mon père a su bien élever ses enfans. Les hommes vulgaires et limités ne peuvent comprendre la sagesse et la philosophie de mon père dans l'éducation de sa famille. C'est l'envie, comme dit Tullius et après lui Pétrarque, l'envie ennemie de la vertu qui guide leurs mots. Mais quoique leur langage soit couvert de la douceur et de l'adulation on sent bien leur malignité. Ainsi je dirai avec Menzini: *Exclamare libet Taciti sententia: speciosa haec quidem sunt, re vero inania et subdola.*

Quand je fis mon voyage d'Egypte à peine avois-je achevé dix-sept ans; et beaucoup de monde chez-moi murmuroit que mon père m'avoit permis d'entreprendre si jeune un si long voyage. Certes j'étois jeune, mais mon père y consentit parcequ' il m' aimoit, et connoissoit bien qu' il ne falloit pas attaquer de front les opinions de mon esprit, et les désirs de mon coeur: ce devoit être ma même expérience qui devoit m'éclaircir. Il falloit donc me rendre content en me fesant visiter l' Egypte: mon coeur étoit plein de cette envie; mon esprit des idées de cette région: je croyois de ne pouvoir vivre sans voir l'Egypte: par conséquent j' y allai: mon désir fut satisfait, mes voeux furent accomplis; je fus content. Dès ce moment-là je commençai voir les choses avec un peu moins de préjugé que je les voyois auparavant: ma raison s'affermit, et je mis par moi-même une barrière à mon caractère vif et

ardent. Si mon père m'avoit élevé sévèrement, s'il m'avoit absolument défendu tous les désirs de mon coeur, et m'avoit fait perdre tout espoir de voir l'Egypte, il auroit été malheureux, et moi je serois devenu le plus misérable des hommes. Il faut connoître le coeur humain; je le repète, et il faut être philosophe pour voir si mon père a su bien élever ses enfans. Mais on lui a dit: voyez, votre fils s'est souvent trouvé dans des positions critiques, et il a fait des fautes. Oui c'est vrai, je me suis trouvé dans des positions critiques pour la méchanceté des hommes: car comme pendant mes voyages j'ai toujours cherché d'étudier le coeur humain, qui est là chose la plus simulée et la plus terrible qu'il y a dans la nature, j'ai couru tous les dangers que l'on rencontre dans cette étude funeste. Mais il n'y a point de remède: et vous me l'avez dit, sublime femme, il faut être victime de la méchanceté des hommes pour connoître les hommes. A l'égard de mes fautes je vous dis que j'en conviens, et que j'en ai faites à cause d'inexpérience. Mais ce ne sont pas nos fautes les flambeaux qui éclaircissent notre esprit, et nous empêchent de tomber en erreur dans notre vie avenir? Qu'est ce que sont les hommes qui ne font rien dans ce monde, et restent dans l'inertie, et leur vie n'est qu'une monotonie perpétuelle? Ce n'est qu'après avoir souffert (dit Fénélon) que l'on est capable de marcher seul, et de se conduire

soi-même. Celui qui n'a point senti sa faiblesse, et la violence de ses passions n'est point encore sage; car il ne se connoit point encore, et ne sait point se défier de soi. La nécessité apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient savoir en aucune autre façon; et ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; parcequ'ils ignorent les biens et les maux de cette vie. Il faut faillir, Madame, et il faut souffrir: nos fautes nous éclaircissent, nos maux nous rendent meilleurs. Ainsi (revenant à mon père) tous les hommes sages ne peuvent qu'admirer sa tendre et rare conduite envers ses enfans. Mais Jean-Jacques, ce grand philosophe ce profond connoisseur du coeur humain, par ses savantes maximes fait mieux que tout le monde la défense et l'éloge de mon père. Depuis, dit-il, que tous les sentimens de la nature sont étouffés par l'extrême inégalité, c'est de l'unique despotisme des pères que viennent les vices et les malheurs des enfans. Par conséquent mon père, que j'idolatre et que j'aime beaucoup plus que ma vie, ayant connu cette grande vérité a toujours méprisé l'exemple et les conseils d'autrui, et il a seulement suivi les impulsions de son coeur incomparable.

Or je vois bien que je me suis écarté de mon sujet; mais je suis allé si loin pour vous donner des détails encore plus clairs de tout ce qui m'appartient. Cependant avant de finir je vous prie seulement d'avoir la bonté de me rappeller de fois à autre au souvenir de

votre illustre père, et de lui dire que dès l'enfance j'ai vivement souhaité de connoître le profond traducteur d'Homère; le sublime poëte de Bassville et de Mascheroni; le grand auteur de l'Aristodème et de tous ces ouvrages immortels en vers et en prose qui ont illustrée et éclairée l'Italie! A présent que je l'ai connu, dites-lui Madame, que je me répute le plus heureux des mortels, et le souvenir de ces momens que je passai avec lui formera la félicité de ma vie. Or je sais bien que les méchants, les envieux, et les pédants cherchent toujours par des vils moyens attaquer sa personne; mais ils ne méritent pas (comme il m'a bien écrit) le ressentiment des sages, mais seulement leur mépris. Cette belle et généreuse idée est tout-à-fait digne de lui, et je l'admirerois de plus en plus s'il étoit possible. Mais pour moi je pense que les injures et les calomnies, malgré qu'elles sortent de la bouche de personnes infames et exécrables, ne doivent rester pas impunies; parce que les hommes faibles, ne voyant pas abattre la méchanceté de ceux-là, restent en doute de la vérité. Ainsi j'espère qu'un jour, qui ne sera pas trop loin, je ferai voir l'ignorance et l'infamie de tels, qui, se levant de l'obscurité où restoient dignement, ont cru acquérir de la renommée attaquant par des vils moyens un nom si fameux et si respectable. Mais je vois bien qu'ils ont voulu imiter Erostrate: qu'ils sachent pourtant qu'Erostrate ne resta pas fameux pour son

extravagante entreprise, mais pour la destruction de l'objet; tandisque la renommée de Monti vivra toujours, et il sera à jamais la lumière, la gloire, et l'ornement de notre Italie . . . . . Et vous malheureux! qui êtes par votre lâche envie pernicieux et fatals aux sciences, à la littérature, et aux grands hommes écoutez la voix de la raison, et respectez du moins la vertu, si vous ne voulez pas être vertueux vous-mêmes. Toutes vos cabales sont inutiles: vos injures et vos calomnies ne peuvent pas offenser le grand homme dont il s' agit, mais elles retombent sur vous-mêmes, et à la fin vous n' avez pas acquis autre chose que l'exécration des sages. Au lieu de tourmenter les talens et le génie apprenez vos devoirs: et si vous ne voulez pas être utiles aux hommes restez dans votre rien; mais ne mettez pas des entraves à ceux qui font notre gloire. Ainsi à ce propos je vais vous transcrire les sages conseils de Persius Flaccus; car c'est à vous qu' il parle:

„ Discite, o miseri, et caussas cognoscite rerum;
„ Quid sumus, et quidnam victuri gignimur; ordo
„ Quis datus; aut metae qua mollis flexus, et unde;
„ Quis modus argento; quid fas optare; quid asper
„ Utile nummus habet; patriae, carisque propinquis

„ Quantum elargiri deceat; quem te Deus esse
„ Iussit, et humana qua parte locatus es
in re.
„ Disce; nec invideas quod multa fidelia putet
„ In locuplete penu . . . .

Mais quittons enfin ces tristes gens, qui sont punis d'avance par leur même envie qui empoisonne leurs jours, et déchire leurs coeurs.

Et moi je finis Madame en vous priant de croire que dans tout lieu où ma destinée m'appellera je regarderai comme un des momens les plus précieux celui où je pourrois m'employer pour vous: et soyez certaine que ma plus grande satisfaction sera toujours d'apprendre que vous vivez heureuse, et cultivez et enrichissez la littérature italienne des belles productions de votre esprit.

Je vous prie enfin de me continuer votre précieuse amitié, de me garder scrupuleusement votre estime qui m' est chère au plus haut dégré, et de croire aux purs sentimens que vous a exprimé

A l'Illustre Comtesse
CONSTANCE MONTI PERTICARI

Bologne le 22. septembre 1824.

Votre très-affectionné serviteur
et ami pour toujours
Ferdinand Màlvica